

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[Correspondance active de Jean-Baptiste André Godin](#)[Collection Godin](#)[Registre de copies de lettres envoyées CNAM FG 15 \(25\)](#)[Item Jean-Baptiste André Godin à Ernest Rasetti, 19 janvier 1886](#)

Jean-Baptiste André Godin à Ernest Rasetti, 19 janvier 1886

Auteur·e : Godin, Jean-Baptiste André (1817-1888)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

9 Fichier(s)

Informations sur le document source

Cote FG 15 (25)

Collation 9 p. (287r, 288v, 289r, 290v, 291r, 292v, 293r, 294v, 295r)

Nature du document Copie à la presse d'un manuscrit

Lieu de conservation Bibliothèque centrale du Conservatoire national des arts et métiers, Paris

Citer cette page

Godin, Jean-Baptiste André (1817-1888), Jean-Baptiste André Godin à Ernest Rasetti, 19 janvier 1886, Équipe du projet FamiliLettres (Famelistère de Guise - CNAM) & Projet EMAN (UMR Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle) consulté le 13/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Famililettres/items/show/52010>

Informations sur l'édition numérique

Éditeur Équipe du projet FamiliLettres (Famelistère de Guise - CNAM) & Projet EMAN (UMR Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle)

Présentation

Auteur·e [Godin, Jean-Baptiste André \(1817-1888\)](#)

Date de rédaction [19 janvier 1886](#)

Lieu de rédaction Guise (Aisne) - Famelistère

Destinataire [Rasetti, Ernest \(1833-\)](#)

Lieu de destination 57, Basinghall Street, Londres (Royaume-Uni)

Scripteur / Scriptrice [Moret, Marie \(1840-1908\)](#)

Description

RésuméGodin rappelle au directeur du *Courrier de Londres* que le numéro du 16 janvier 1886 de son journal a publié sa lettre au directeur du *Times* en réponse à des articles sérieux mais l'accusant de matérialisme parus dans le journal. Il lui demande de publier sa réponse à un article du numéro du 9 janvier 1886 du journal *The Spectator* affirmant qu'il n'a même pas abordé la question sociale.

NotesLa lettre constitue un article en réponse à un article du journal *The Spectator* du 9 janvier 1886, que Godin envoie le 19 janvier 1886 à Ernest Rasetti (Cnam FG 15 (25), folios 285r-286v).

SupportLa signature (non autographe) de la lettre est manuscrite à la mine de plomb : « Godin | Fondateur du Familistère | Ancien Député ».

Mots-clés

[Articles de périodiques](#), [Critiques](#), [Familistère](#)

Œuvres citées

- [\[Pitman \(Coulson Bell\)\], « The Familistère de Guise », *The Times*, 5 janvier 1886.](#)
- [The Spectator, Londres, 1828-.](#)

Lieux cités

- [Grand Hôtel, boulevard des Capucines, Paris](#)
- [Grand Hôtel Continental \(Paris\)](#)
- [Grand hôtel du Louvre, Paris](#)
- [Guise \(Aisne\) - Familistère : Palais social](#)
- [Londres \(Royaume-Uni\)](#)
- [Royaume-Uni](#)

Notice créée par [Pauline Pélissier](#) Notice créée le 14/06/2024 Dernière modification le 27/09/2024

Guise Familistère 19 janvier 1886 287

Monsieur le Directeur du
Courrier de Londres,

Monsieur,

Votre journal du 16 courant reproduit ma lettre au Times en réponse à l'imputation de matérialisme faite à mon sujet dans les articles publiés par le Times sur l'Association du Familistère fondée par moi à Guise, articles qui, du reste, étaient sérieusement étudiés et inspirés d'un excellent esprit.

Un spectateur du 9 courant s'occupe, à son tour, de l'association du Familistère dans un article qui n'a pas le même mérite. Tout en reconnaissant les avantages dont jouissent les 1800 personnes habitant les palais de l'Association et ceux assurés même aux ouvriers résidant au dehors, il en conclut que tout cela n'est rien et que je n'ai même pas abordé la question sociale.

Permettez-moi de profiter des colonnes

de votre journal pour examiner comment The Spectator pose la question sociale, au cours de l'énumération qu'il fait des conséquences de l'association du Familistère.

Mais, d'abord, un mot sur les considérations préliminaires auxquelles se livre l'auteur de l'article à propos de l'habitation en général et de ce qu'il prétend être l'état de l'opinion publique en Angleterre au sujet des palais donnant tout le confort que l'habitation isolée ne peut offrir.

Jetant quelque peu d'euxens à la routine, et surtout à la parcimonie des spéculateurs, il dit que beaucoup de personnes pensent toujours que les maisons du peuple doivent être renouvelées; mais que ces personnes "envisagent de meilleurs bâtiments, des dispositions plus scientifiques, des loyers plus légers, plutôt qu'un plan de vie en commun."

Je le demande au Spectator: Où sont les dispositions les plus scientifiques? Est-ce dans le palais édifié pour 400 familles et réunissant tous les bienfaits de l'association? ou bien dans l'habitation isolée où chacun ne peut compter sur l'aide de personne?

D'après The Spectator, "les philanthropes disent que l'Anglais préfère une pauvre chambre dans un cottage à lui à la meilleure chambre

Dans un Palais dont il partagerait la jouissance avec un millier d'autres."

Singulière contradiction ! On voit tous les anglais riches, lorsqu'ils viennent à Paris, au lieu de rechercher de petits cottages, descendre au Grand Hôtel boulevard des Capucines, à l'Hotel de Louvre, à l'Hotel Continental ; tous les Grands Hotels de Paris ne sont pas assez grands pour eux ; et ils vivent là au milieu de centaines d'autres habitant les mêmes édifices. Montrer ces inconséquences est la meilleure réponse à faire au prétendu amour de l'isolement.

Passant à l'association du Familistère, the Spectator constate :

" Que tous les ouvriers y sont admis à participer aux bénéfices, suivant leurs capacités et qu'ils accumulent ces profits pour rembourser le capital de fondation ;

" Que j'ai construit pour le personnel des travailleurs des palais d'habitation offrant des conditions d'existence comparativement confortables ;

" Que 400 familles sont ainsi convenablement logées dans des appartements aussi indépendants que s'ils constituaient autant de maisons ;

" Que l'établissement possède, en outre, des Nourceries où, en l'absence de la mère,

aucun soin ne fait défaut aux enfants ;

" Des écoles où les enfants reçoivent une instruction exceptionnellement bonne ;

" Des magasins coopératifs où toute la communauté peut facilement s'approvisionner ;

" Des salles de bains, lavoirs, buanderies, étendoirs, etc ;

" Une bibliothèque avec salle de lecture ;

" Un café, un théâtre, des jardins, le tout ouvert à toute la communauté ;

" Dans ce palais," dit-il, "vivent les ouvriers et leurs familles et ce sont eux qui, sous la guidance de M. Gadin, administrent les affaires de l'association.

" Ils élisent les membres de leur comité gouvernant. "

Le spectateur rappelle que les enfants y sont dans de bonnes conditions ; il aurait pu affirmer qu'aucun bourgeois de Londres n'a les siens mieux soignés que ne le sont les enfants les plus pauvres de cette population de 1800 personnes.

Il termine son énumération en disant :
 "Les ouvriers et leurs femmes sont évidemment contents puisque'ils restent là jusqu'à la nuit-
 lée ; en toute apparence le paupérisme est vaincu. "

Il aurait pu dire, en outre, que des

Assurances de secours mutuels sont constituées de telle sorte qu'elles possèdent, aujourd'hui, un capital de sept cent mille francs avec lequel elles garantissent les subsides nécessaires à la famille pendant la maladie, les soins du médecin et les remèdes, des pensions de retraite à tous les travailleurs en cas de vieillesse ou d'incapacité de travail ; que ces caisses d'assurance sont administrées par les ouvriers eux-mêmes et que les comités de direction en sont élus par moitié tous les six mois.

Voyons maintenant la conclusion du spectateur. Voici comment il s'exprime :

« La question n'est-elle pas résolue ? Malheureusement non, elle est à peine touchée. M. Godin n'a pas véritablement abordé même la grande difficulté sociale Le problème est de savoir si une société où la paresse est tolérée, où l'ivrognerie est possible, où l'impulsion humaine accumule graduellement ses effets, et où il n'y a aucune discipline directe supérieure peut être aussi confortable ; or, ce problème n'a pas encore été résolu. »

Cette manière de poser le problème de l'amélioration du sort des classes ouvrières sera trouvée au moins étrange par tous les hommes de bon vouloir, qui s'occupent

Des moyens de cette amélioration.

Quoi ! rien ne serait fait parce qu'il reste quelque chose à faire ! Le bien-être organisé pour 1400 personnes, sous le régime absolu de la liberté du travail et de la liberté des familles, les bienfaits de la mutualité s'étendant à 4000 personnes par le fait de l'association, tout cela ne serait rien parce que cette association n'aurait pas commencé par se recruter de valeurs, d'assassins, d'ivrognes et de fainéants ! Certainement, c'est là une étrange manière de voir.

Donnons à chacun son rôle : les chefs d'industrie ne peuvent agir que sur les groupes d'ouvriers qui les entourent ; ils n'ont pas les pouvoirs du gouvernement pour appliquer les lois ; la société a son rôle à remplir à l'égard des réfractaires ; les industriels et les détenteurs de la richesse n'ont de devoirs qu'à l'égard des classes laborieuses.

Je serais heureux si tous les capitalistes et chefs d'industrie d'Angleterre et d'ailleurs m'étendaient la main pour associer les ouvriers aux bénéfices de l'industrie, comme je l'ai fait, afin de réaliser au profit des travailleurs toute la somme de bien-être que les progrès de la production moderne permet de leur donner ! Alors l'industrie et la richesse feraient cause commune

avec les gouvernants pour les mesures législatives 298
à faire intervenir, afin de prendre la question
sociale d'aussi haut que l'oseroit le rédacteur
du Spectator.

Mais, en attendant que les Gouvernants,
que les hommes chargés des destinées des nations
s'élèvent à la hauteur de leur rôle, ne serait-il
pas heureux que ceux qui possèdent la richesse
comprissent qu'il y a des déshérités en ce monde
et qu'il est de notre devoir de reconnaître leurs
droits ? Que des industriels commencent par
introduire dans leurs usines et manufactures
le genre de despotisme que le Spectator m'attribue,
en associant leurs ouvriers à leur industrie,
alors sera grande la surprise du Spectator de
voir que, sous cette communauté d'efforts, la
classe ouvrière s'élève à l'aisance, au bien-être,
à l'amour de la famille par un chez soi con-
fortable, à la moralité par l'instruction,
les fainéants, les paresseux et les ivrognes
se confondront dans la masse commune des
ouvriers rangés. Ce qu'il en restera sera
l'affaire de la société ; elle devra toujours avoir
des hospices pour soigner les gens malades,
voire même des maisons de réclusion pour
les voleurs et les assassins. Ce n'est pas
avec ceux-là que l'industrie doit commencer
par aborder les améliorations sociales.

Le rédacteur du Spectator trouve que je n'ai pas même abordé la question sociale; je voudrais bien que cet écrivain me fît toucher cette question. Je croyais la connaître, je croyais l'avoir très-sérieusement développée dans mes écrits et dans mes actes. Si je me suis trompé, je voudrais revenir de cette erreur. J'ai toujours cru que la question sociale consistait dans l'amélioration du sort des classes ouvrières; et je crois encore que, lorsqu'un chef d'industrie a, par l'association, doté une population ouvrière d'environ 2000 personnes de l'aisance, du bien-être et d'un confort relatif; quand, par cette association, il a étendu les bienfaits de la mutualité, les soins et subsides pendant la maladie, la retraite pour la vieillesse à tous les autres ouvriers auxiliaires de l'établissement; quand il a supprimé la misère autour de lui, je crois qu'il a fait un grand pas vers la solution du problème social, puisqu'il a fourni un exemple qu'il suffit d'imiter et de généraliser.

Certainement il reste beaucoup à faire. D'abord, il faut des imitateurs et il faut surtout que les gouvernants aident à la solution du problème en faisant des

lois favorables à une plus juste répartition
de la richesse. Mais quelle est donc l'œuvre
qui arrive à la perfection tout d'un
coup.

Godin
Fondateur du Familistère
Cannien Député